

A propos d'écriture(s)

*Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser quelque part un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.*¹

En 1989, l'exposition ***A propos d'écriture***, réalisée par le Centre d'Art Contemporain du Luxembourg belge, rassemblait autour de cette thématique ancestrale des œuvres d'une quarantaine d'artistes, et non des moindres – Pierre Alechinsky, Ben, Marcel Broodthaers, Christian Dotremont, René Magritte, Henry Michaux, Jacques Charlier, pour ne citer qu'eux. Vingt ans plus tard, « Marche, ville des mots 2010 » est l'occasion pour le Centre d'Art contemporain, en association avec la Maison de la Culture Famenne-Ardenne, de faire le point sur les pratiques artistiques qui explorent l'écriture, tant dans ses formes traditionnelles que dans ses formes nouvelles. ***A propos d'écriture(s)*** relance donc les dés, les regards et la réflexion qu'ils ne manqueront pas de nourrir sur la place de l'écriture dans la création artistique contemporaine : en proposant un panorama composé de points de vue subjectifs – ceux des artistes invités – l'exposition trace un parcours singulier dans les formes traditionnelles et contemporaines de l'écriture dans les arts plastiques. Car le début du 21^{ème} siècle a vu se multiplier les nouveaux supports de l'écrit charriés par les avancées technologiques ; leur émergence a donné lieu à de nouvelles formes d'expression chez les artistes qui s'en sont emparés : de facto, les modulations contemporaines de l'écrit ont induit de nouvelles réflexions sur le fond, dont l'exposition entend se faire le réceptacle. ***A propos d'écriture(s)*** devait donc se décliner au pluriel en 2010 : sur un fond inchangé – l'écriture envisagée comme l'expression fondamentale de l'être – il s'agissait de faire une place à la variété contemporaine de ses formes – ce qu'indique donc formellement le « (s) » de l'intitulé. Ainsi, en bon voisinage avec les œuvres issues des disciplines classiques que sont la peinture, le collage, la photographie ou la sculpture, certains artistes invités par le CACLB présentent ici des créations qui se jouent de la mutation de la forme des écrits en exploitant des moyens d'expression modernes – le son, la vidéo, l'image numérique – et quelquefois inattendus – la broderie, le corps humain. Autant de supports qui permettent au visiteur de se faire une nouvelle cartographie subjective de la création artistique du 21^{ème} siècle sur la thématique de l'écrit dans les arts plastiques.

*

¹ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, p.123.

Cyril Bihain

Dans cet alphabet aux empreintes de pouce, Cyril Bihain nous propose une transcription minimaliste de l'alphabet romain inspirée des idéogrammes japonais et chinois, où chaque lettre occupe un carré : ici, l'empreinte du pouce – la signature de l'analphabète – à l'encre rouge – la couleur du cachet du lettré – signifie le vide dans la lettre ou son incursion à l'extérieur de celle-ci. Par ailleurs, la simplicité du procédé d'identification des lettres mis en œuvre dans cet alphabet d'une extrême sobriété – la signification du vide par rapport au plein de la lettre, que l'esprit reconnaît sans peine – est un pied de nez aux mécanismes traditionnels de perception et de reconnaissance des signes qui nous piègent dans notre compréhension de la réalité.

Leïla Brett

La série des *Monocondyles* – du grec « d'un seul trait » – est une évocation en creux du geste ancestral de l'écriture. Ils tiennent à la fois du remplissage et du prélèvement, du faire et du défaire caractéristiques du travail de Leïla Brett : le pastel noir qui emplit entièrement la surface du papier est ici retiré à l'aide d'une pointe sèche. Plusieurs gestes, plusieurs traits – un par ligne, au tracé presque constant – s'accumulent comme une sédimentation. Dans ces boucles qui se dévident, c'est le sens qui s'évapore : de l'écriture, il ne reste que la texture graphique, cursive et répétitive.

Alain Bornain

Alain Bornain s'intéresse à tous les signes constitutifs d'un langage susceptibles d'être retranscrits et, en particulier, à ceux que produisent notre époque vouée au chiffage et à l'encodage des données humaines les plus diversifiées : les signes et les symboles que forment les codes binaires et les codes génétiques, les mots et les caractères numériques, les formules mathématiques et les statistiques, les chiffres du temps. Isolés, recopiés de façon obsessionnelle ou associés les uns aux autres sur des supports variés, lisibles ou partiellement déchiffrables, ces signes, symboles et caractères composent des œuvres qui interrogent nos liens au monde, leur nature et leurs attaches. *Germinale* est une vaste installation dans l'espace de listings qui, mis bout à bout, nous livrent une étrange échographie surdimensionnée. Le contraste qui en résulte est remarquable : l'image désincarnée, grise et froide que forme cette gigantesque retranscription de données chiffrées nous plonge pourtant au cœur de l'humain, dont elle livre l'empreinte énigmatique dans la pâte chaude du vivant.

Sophie Calle

En 1980, Sophie Calle est invitée par la galerie new-yorkaise *Fashion Moda*, située dans une zone particulièrement dangereuse du South Bronx, à réaliser un projet en rapport avec le quartier. Elle demande à des passants ou des visiteurs de l'emmener où ils le souhaitent dans le Bronx et, de préférence, dans un lieu que jamais ils n'oublieraient s'ils pouvaient un jour quitter le quartier. La veille du vernissage, elle punaise au mur les photos et les textes issus de ces rencontres. Durant la nuit, un collaborateur inattendu et providentiel, entré par effraction dans la galerie, la recouvre de graffitis, du sol au plafond.

Lucille Calmel

Performeuse, Lucille Calmel déploie tous azimuts une écriture grouillante et folle comme la vie. Chez elle, l'écrit est magma et fluide, battement et souffle, pulsion et compulsion : bienvenue au 21^{ème} siècle, laissez là vos livres lourds et immobiles, ici la langue est une matière organique à prolifération sauvage et réticulaire. Les mots et les signes se cueillent sur les lèvres des passants, s'arrachent de leurs bouches ; ils envahissent les corps, les scannent et les scandent, claquent sur toutes les langues du monde, défilent sur l'écran où ils se capturent, à la sauvette, emprisonnés dans des filets immatériels. *Annuler* – et non pas *sauver* – est l'issue de l'opération ainsi conduite par cette écriture performative, énergivore, instantanée, aléatoire, tactile, implosée, mixée, saturée, hyperliée, htmlisée, qui surfe sur le web, surchauffe les circuits, gicle sur l'écran et se nourrit de ce qu'elle ramasse dans son sillage, au hasard de la vague – Lucille Calmel trace des routes inattendues et vite effacées sur la peau électronique du monde.

Luc Deleu et Filip Francis

Au début des années septante, l'*underground* anversoise est en pleine ébullition. En mai, le collectif des « Nieuwe Koloristen » voit le jour en réaction à la marchandisation galopante du monde de l'art et à la folle spéculation qui se joue sur son marché. Il réunit Frans De Jonck, Rik De Vos, Herman Jacobs, André Jespers et Charles Van Gisbergen. Le 13 août 1970, avec l'aide de Filip Francis et Luc Deleu – amis de longue date, puisqu'ils se sont rencontrés à l'école maternelle – le collectif organise un happening joyeux dont la force de frappe – précise : poétique et politique – ne vient démentir ni l'ambition ni la présence d'esprit de ces Nouveaux Coloristes : dans les dunes de Koksijde, un ancien bunker de la seconde guerre mondiale est transformé en un pot d'encre géant, avec sa plume et sa coulée d'encre dans le sable. De ce très court métrage filmé en super 8 et visionné en accéléré, se dégage ce parfum de liberté des années septante, qu'il est bon de humer à nouveau, en cette époque contemporaine où l'hypermarchandisation de l'art a depuis longtemps dispersé dans le vent des chiffres les effluves enivrants de l'utopie qui a nourri ces années folles.

Olivier Deprez et Adolpho Avril

Fruit d'une connivence atypique entre des artistes professionnels et des artistes porteurs d'un handicap mental, *Match de Catch à Vielsam* explore en noir et blanc le rapport singulier entre le texte et l'image. L'opacité du sens et la noirceur de l'encre sont affrontées à l'aide de la presse, dans ce compagnonnage inédit : la phrase creuse le texte comme la gouge creuse le bois et de ce double geste naît la forme, celle de la gravure – sur la page blanche comme au fond d'un pot, c'est dans la densité d'une encre noire que réside ici la source essentielle de l'inspiration.

André Delalleau

Dans l'œuvre poétique élaborée par André Delalleau, peu importe le support choisi (peinture, dessin, photographie, vidéo, objet trouvé ou construit), pourvu qu'on ait l'ivresse – en l'occurrence, celle du mot écrit ou peint, matérialisé dans l'espace et traité comme un objet en soi. C'est

L'enchantement du regard par la prose du quotidien, auquel on assiste comme à un lever de soleil. *Rêve* : Quelques lettres isolées, empilées, sédimentées dans la fausse transparence du verre sont emprisonnées dans l'écorce de ce Moi à la langue de bois. Ainsi ce mot qui chante plus qu'il ne parle se fait le témoin d'un songe qu'il nous reste à déchiffrer.

Pascale de Villers

Si les mots ne cessent de se jouer de nous, Pascale de Villers sait leur rendre la monnaie de leur pièce – leur pièce de théâtre, leur théâtre d'ombres errantes. Il y a mille façons de décliner *L'aimable Émile* – littéralement et dans tous les sens, pour reprendre le mot de Rimbaud. Le nom est *trait* jusqu'à la dernière goutte : dans ces jeux subtils entre la forme et le fond, le talent de l'artiste est de ne rien laisser au hasard et de faire en sorte que tout coïncide et se fonde dans le silence de la lettre. Le miracle, c'est que le résultat est graphiquement *parlant*.

Piet du Congo

Au sortir d'une exposition de dessins d'enfants, on raconte que Picasso répliqua, à qui lui demandait ses impressions : « A leur âge, je dessinais comme Michel-Ange ; j'ai mis toute ma vie à apprendre à dessiner comme eux ». Cette anecdote introduit assez bien ce qui se joue, ce qui est délibérément mis en tension dans le travail étonnant de Piet du Congo, tatoueur et vidéaste qui cherche, dit-il, à traiter des thèmes d'adulte avec un regard d'enfant. L'artiste s'intéresse en effet beaucoup aux dessins d'enfant dont il aime la violence innocente et la spontanéité des mises en couleurs. La technique du tatouage exige cependant une application particulière et, dans ses projets de dessins, Piet du Congo tâche ainsi de réintroduire cette spontanéité enfantine qui fait fi des barrières entre les genres, où rien jamais ne s'oppose ni ne s'exclue, sur le fond comme dans la forme – ce faisant, l'artiste cherche à retrouver ce don surprenant de l'enfance qui consiste à pouvoir lier sans peine la représentation du monde qui s'y construit. *Je ne le ferai plus*, répond sincèrement l'enfant que l'on gronde et qui apprend du même coup aux adultes à fermer un œil à *dessein* – eux qui savent bien qu'ils n'ont cessé de répéter le fond de leur enfance, et que de telles promesses n'engagent le plus souvent que ceux qui les reçoivent.

François du Plessis

Ce n'est pas le mot, ni le texte, ni l'histoire du livre qui importe pour François du Plessis, mais sa matière tangible de papier, de carton et d'encre mêlée. L'artiste s'attaque ainsi à la matérialité de l'objet : il réagit aux innombrables couches des pages, à la couleur de la reliure, à la taille du livre, aux traces laissées par son usage. Il les palpe et les malmène, les tourne et les retourne, les coupe et les froisse, les agglutine et les colle, les presse et les enserme entre des pièces de bois ou de zinc, les scie et rassemble leurs morceaux. Ne lisez pas ! Ne vous racontez pas d'histoires ! Elles sont destinées à vous endormir. En somme, il faut tourner la page : puissent ces objets réduits à leur seule matérialité nous arracher de la torpeur du sens que nous quêtions dans les lettres qui sont mises bout à bout dans les livres.

Laurent d'Ursel

Les livres sont comme les hommes : ils ne possèdent jamais qu'un contour. Laurent d'Ursel a tranché définitivement la question de la littérature. C'est en tout cas ce que ses *Titrieries* – des poèmes nés de l'assemblage de titres de romans découpés, dont il ne garde que la tranche – nous donnent à voir et à palper. Passé maître dans l'art de rendre les livres définitivement illisibles – à commencer par les siens – il les boulonne ensuite solidement les uns aux autres, non sans déboulonner au passage leurs auteurs, dont le nom est emporté d'un trait de gouache. *Avec le temps, va, tout s'en va* : CQFD, ou ce qu'il fallait destituer. C'est bien une leçon de poésie, sinon d'humilité, que nous donne cette enfilade sauvage de romans déréalisés – on sait d'ailleurs que l'une ne va pas sans l'autre.

Sandra Folz

Plasticienne et vidéaste, préoccupée de savoir ce qui s'écrit (ou pas), Sandra Folz réalise de courtes vidéos et des installations qui se situent la plupart du temps dans l'espace public et nous amènent sensiblement à nous reposer la trébuchante question du langage. *Alphabet* est une œuvre réalisée à partir du dessin de l'agglomération des vingt-six lettres de l'alphabet : cet ensemble scriptural qui se donne à lire habituellement dans la continuité, l'espacement et la clarté graphique d'une ligne sur la page se présente ici, au contraire, dans une densité compacte d'une inquiétante étrangeté. D'un noir laqué et brillant, polie comme un miroir où se réfléchit l'espace de la pièce, cette sculpture suspendue à un moteur tourne ainsi très lentement sur elle-même – comme le font les humains, à l'occasion. Car nous ne serons jamais que des petites monades imbibées de langage, où s'agglutinent ces questions que nous formons vainement avec des lettres.

André Goldberg

André Goldberg a rassemblé, en une sorte de médiathèque conceptuelle composée de multiples DVD, un ensemble de réflexions qu'il a méthodiquement glanées auprès de spécialistes à propos de problèmes de société : évoqués par des mots qui commencent chacun par une des vingt-six lettres de l'alphabet – Alphabétisation, Bonheur, Culture, Engagement, Frontière, Jalousie, Politique, Résistance, Virus... *Zéro* – cet *ABCDaire des idées* est donc alimenté par des rencontres ponctuelles, des discussions et des débats sur ce qui met en scène et alimente les fantasmes et les préjugés de notre société urbaine et consommatrice dans un monde globalisé. Il ne s'agit pas ici de cerner la pensée d'un homme en particulier – comme c'est le cas dans l'*Abécédaire* de Gilles Deleuze, par exemple – mais d'approcher des pensées multiples, dans leur forme et dans leur fond, de personnes issues du monde de l'art ou de la culture, d'intellectuels ou d'universitaires, et ce à partir de mots choisis avec soin, qui touchent, intriguent, amusent ou poussent à réfléchir. Elaborant patiemment un état des lieux des concepts qui balisent la pensée humaine, ce projet toujours en cours englobe des propositions artistiques diverses et variées : portraits photographiques en studio et discussions vidéographiques composent ainsi une vidéothèque en libre service.

Rohan Graeffly

Dans ses installations, Rohan Graeffly travaille non seulement sur l'image fixe ou en mouvement et sur l'objet, mais aussi sur le son et le texte. Quelle que soit la forme qui supporte l'œuvre, à l'horizon de son travail on retrouve une même ligne : celle qui court entre les notions d'*identité* et de *souvenir*, avec lesquelles il aime jouer en estompant la frontière entre la fiction et la réalité des événements mis en scène. « Tu es » : basée sur un texte de sa série photographique intitulée *La fuite*, l'installation *Sans titre* se compose d'un cadre en bois, d'un miroir sans tain noir et d'un panneau LED défilant. L'installation fait donc office de miroir : elle renvoie le spectateur à son image et à la question de sa propre identité visuelle, qu'interroge l'étrange dédoublement ainsi opéré par l'œuvre.

Myriam Hornard

A travers ses réalisations sensuelles et charmeuses, séductrices et mutines, Myriam Hornard opère un juste retour à l'origine étymologique du texte : à détricoter le mot, on apprend qu'il provient du latin *texere*, qui veut dire « tisser ». Par un patient travail de la trame et du tissu, l'artiste confronte ainsi l'écriture à son élaboration sensible : des nappes aux broderies en passant par une multitude d'objets de sa confection, Myriam Hornard développe une pratique artisanale et intimiste, empreinte de féminité, où se tisse et s'entremêle la trame d'une existence décousue dont l'artiste se joue à défaire les nœuds pour mieux la raconter. L'objet fait corps avec l'image et le mot incorpore l'objet. *Plaire* : l'aspiration universelle est passée par le chas de l'aiguille et s'écrit ici en points de croix, à même la peau du papier peint. Le temps file et la vie n'est qu'un songe cousu de fil blanc, où se brodent les mensonges qui font passer le temps.

Pierre Jeghers

Les boîtes en forme de lettres que fabrique Pierre Jeghers dévoile sous nos yeux l'essence même du langage : in fine, les mots sont des coquilles vides, des caissons de résonance où s'engouffre le vent de notre existence. L'artiste y met cependant toute la rigueur formelle qu'exigent la grammaire et son bon usage : dans cette œuvre sobre se décline tout un jeu de lignes droites, d'obliques et d'angles, d'aplats et de profondeurs qui conduisent à l'abstraction du volume et à la figuration du sens. Les mots isolés dans leur gangue de bois créent une image dans laquelle chacun peut pénétrer à sa guise, pour terminer l'histoire – ou la commencer.

Jack Kéguenne

Les *Calligraphismes* de Jack Kéguenne sont bien plus que les griffonnages de bas de page dont ils sont nés. Ici, comme l'écrit si justement François Liénard, « le temps est suspendu ; Jack Kéguenne ratisse ses caractères, ses jardins mentaux. Fruits d'une distraction, d'une étourderie de la main en marge de poèmes, une écriture naît lorsque l'esprit part en villégiature et en rapporte une langue inconnue. Le geste et sa spontanéité font ensuite place à la réflexion : après l'effusion, la main se pose et propose une nouvelle façon de voir l'écriture (...) Dans cette danse minuscule de la main,

on retrouve un écho de civilisations anciennes ou lointaines, quelques réminiscences de grands manipulateurs des signes. »

Yvan Le Bozec

Un typographe funambule : Yvan Le Bozec est un équilibriste du sens et de la forme qui nous propose un voyage au pays des mots et des signes. Peinture, écriture ou dessin : dans chacun de ces registres, son travail ludique est d'une grande exigence formelle et il sait s'Y tenir – à la lettre Y en particulier, celle de son prénom, dont les bras sont grand ouverts mais l'assise étroite. Visiblement, à lui tout seul, le langage ne saurait nous faire tenir debout dans l'existence – mais on peut en rire avec le plus grand sérieux. C'est peut-être d'ailleurs la condition pour *Y voir* quelque chose.

Pierre Lecrenier et Jean-Pierre Verheggen

Que ce soit dans la réécriture textuelle et jubilatoire qu'il opère dans tous les champs contaminés du langage – de la bande dessinée à la langue politique la plus stéréotypée – ou dans cet exercice de perversion du français classique par son wallon maternel, sauvage et sexuel, Jean-Pierre Verheggen poursuit avec vivacité, esprit et truculence son œuvre de trublion des codes mortifères de la langue. Dans cet incessant remaniement du français écrit auquel il s'adonne, ses calembours, sa dérision, sa truculence et sa trivialité emportent une critique radicale de l'idéologie que véhicule la poésie comme genre et brossent un pastiche burlesque de ses conventions. Pierre Lecrenier est graphiste et il met ici tout son art, tout son sens de la forme et de l'espace en mouvement dans cette vidéo magistralement composée à partir des textes de Jean-Pierre Verheggen – de la rencontre entre ces deux talents est né ce *Tintin* qui donne un grand coup de balai salvateur dans la fourmilière d'un certain patrimoine culturel belge.

Jacques Lennep

En proposant, un jour de fête nationale, un nouveau projet de drapeau belge dont les couleurs et leur proportion varient au gré de la situation politique et de la conjoncture économique du pays, le *Devoir quotidien du 21 juillet 2000* vient arraisonner le monde politique dans ses eaux territoriales. Dès 1996 et pendant six années consécutives, cet alchimiste malicieux du mot et de l'image qu'est Jacques Lennep a exécuté chaque jour un de ces *Devoirs quotidiens* : puisant son inspiration dans l'actualité sociale, politique, économique, culturelle ou artistique, ou plus directement dans son vécu personnel et ses rêveries diurnes, cette longue et patiente série de croquis qui mêlent textes et dessins interroge le regardeur, cherchant à susciter en lui une lecture et une participation liée à ses propres expériences personnelles : le regard que nous posons sur ces *Devoirs quotidiens* vient ainsi poursuivre et prolonger les pistes de réflexion écrites, esquissées, tracées ou portraiturees sur le vif par cet homme de devoir(s) facétieux.

Miller Levy

Au chapitre des titres qui font les pitres, les *Oulipismes* de Miller Levy se réfèrent à l'OULIPO – l'ouvroir de littérature potentielle. Ils se composent de deux ouvrages de la célèbre collection « Que sais-je ? », massicotés et permutés – et hop ! Reposant côte à côte après des débats sulfureux, *La machine féminine* et *La sexualité à traduire* nous apprennent en un coup d'œil tout ce que nous avons toujours voulu savoir, sans jamais oser le demander, sur la vie textuelle des lettres – ces courtisanes aux jambes élancées qui savent si bien exciter la convoitise de l'esprit. « Un homme instruit est une citerne, mais il n'est pas à la source », dit le proverbe. Qui plus est, la citerne fuit : elle n'est guère étanche, à en croire ces permutations hilares des domaines prétendument ordonnés par l'esprit. Rien n'apaisera donc jamais notre soif de savoir, et surtout pas ces ouvrages qui nous abreuvent de leurs savanteries. Les *Oulipismes* en sont la preuve par l'objet – l'obscur objet du délire de connaissance qu'ils mettent ainsi finement au jour.

Gerashim Luca

« Lis tes ratures », écrivait André Breton. Les poèmes parlés de Gherasim Luca réussissent ce coup de force de *faire entendre* ce qu'est l'écriture au plus profond de son silence monogame. Gherasim Luca fut un alchimiste du son hanté par la recherche de la transmutation du réel. Préférant le mot « ontophonie » à celui de poésie, il entendait briser la forme où le mot s'était englué, exalter sa sonorité, faire surgir des secrets endormis, introduire l'écouteur dans un monde de vibrations qui suppose, ajoutait-il encore, une participation physique simultanée à l'adhésion mentale. « La poésie est un *silensophone* ; le poème un lieu d'opération : le mot y est soumis à une série de mutations sonores, chacune de ses facettes libère la multiplicité des sens dont elle est chargée ». Dans cette étendue parcourue à voix haute – sonnante et trébuchante – « le vacarme et le silence s'entrechoquent – centre choc. [...] Le poème prend la forme de l'onde qui l'a mis en marche. Mieux : le poème s'éclipse devant ses conséquences. [...] En d'autres termes : je m'oralise », concluait cet *ontophoniste* de génie qui, dans sa solitude et sa recherche d'une pierre philosophale, troublé par la montée des courants raciste et antisémite, s'est suicidé en janvier 1994.

Paul Mahoux

Paul Mahoux s'empare de la une de *Libération* et du journal *Le Soir* et son intervention picturale donne à ces objets éphémères, tirés à des milliers d'exemplaires, un étrange statut d'œuvre unique. La transformation est plus profonde qu'il n'y paraît. Titres, images, textes et typographie : les éléments qui concourent à la fabrication quotidienne de l'information dite objective passent ainsi à la moulinette de sa subjectivité. La forme et le fond se diluent dans les couleurs pour se disjoindre à nouveau sous le regard forcément neuf que l'on pose sur l'événement – minorisé, effacé, juxtaposé, remplacé par un autre ou rehaussé : dans un sens ou dans un autre, l'information à la une est sauvée de l'antichambre de papier où se dépose quotidiennement notre actualité fugitive, et ce par les seules vertus de la couleur – celle-là même dont, par contraste, cette actualité manque si souvent.

Tine Melzer

Littéral et Métaphore entretiennent depuis des siècles une relation singulière que l'on pourrait peut-être bien qualifier aujourd'hui de « LAT » : *living apart together*. Ici, ils jouent visiblement à bureau fermé. Impossible d'entrer : tout au plus cherchera-t-on à imaginer ce qui peut bien courir comme discours sur le fil tendu entre ces deux pôles de la planète Langage. Mais nous ne saurons rien de ce qui les sépare en les réunissant dans ce volume de la Bibliothèque impossible composé par Tine Melzer – on ne peut effeuiller, ni même feuilleter le réel. Le mystère est vert foncé, d'un seul bloc, et il reste entier – inscrit en lettres d'or sur un volume fermé, sans doute tapissé d'encre noire et cousu de fil blanc.

Annette Messenger

En 1975, Annette Messenger aborde le cycle « Annette Messenger truqueuse » : le corps de l'artiste devient le support d'un travail de trucage – entre maquillage et retouche photographique. Mais qui donc est le monsieur sérieux ? Est-ce celui qui ose ainsi se présenter ou qui est avidement recherché dans les petites annonces des journaux – *jeune femme désire correspondre avec monsieur sérieux* ? De toute évidence, Annette Messenger sait que le monsieur sérieux ne le reste jamais longtemps avec les dames – surtout quand elles sont prises en série. Elle sait aussi qu'ils n'ont d'yeux que pour ça. *Ab la barbe !* le monsieur sérieux, et ses appétits gloutons.

Valérie Mréjen

Qu'elle s'embarque en littérature, dans la vidéo ou dans le cinéma, Valérie Mréjen navigue depuis longtemps dans les eaux troubles du langage, dont elle a appris à connaître les ressacs : à vrai dire, seul ceux-ci l'intéressent. Habile à la barre dans les contre-courants, intrépide, sensible et rigoureuse dans son abord de la mécanique grippée des relations humaines, elle explore pour nous les criques de la discorde amoureuse, plonge dans les eaux dormantes du malaise familial, arpente les hauts-fonds de l'ennui sur les rives de la relation homme-femme, cartographie sans complaisance les bancs de sable où l'on s'échoue, à force de fantasmes et de malentendus. *Je ne supporte pas* est une installation initialement conçue pour son exposition monographique au musée du Jeu de Paume, intitulée « Place de la Concorde » – ce titre faisait référence à la fois à la localisation géographique du musée parisien et à cette ribambelle de discordes que charrie notre existence embarrassée par le langage. Sous forme de listes, l'installation réunit les réponses singulières récoltées par l'artiste à la question « Qu'est-ce que vous ne supportez pas ? », posée à quelques-uns.

Pol Pierart

Je suis photorthographe : le titre que Pol Pierart donnait à sa récolte d'images 2006 – vinifiée par les éditions Yellow Now – dit précisément ce dont il retourne pour cet artiste dont les compositions sobres et les mises en scène subtiles de son environnement quotidien traquent le sens caché des choses, enfoui sous les mots. Car les choses de la vie – ce sont les seules qui importent – ne cessent de glisser sous les mots dont on les affuble, comme nous le *savon* tous bien. Et dans ces voyages

incessants qu'il entreprend autour de sa chambre ou de son jardin, Pol Pierart nous emmène loin, très loin au fond des choses. *Dire Pire* : c'est souvent à une lettre près que ça (se) passe, la question du sens et, dans sa peinture où la même obsession est à l'œuvre, c'est cette fois le seul mot peint, décharné des images qui le hantent, qui nous livre entre couleur et douleur les germes d'une vérité plutôt bonne à peindre qu'à dire.

Eric Pougeau

Pour Eric Pougeau, la morale est le début du mal et l'origine de la violence – celle qui, subie par tout un chacun, s'arc-boute un jour contre le mur de l'enfance et se trouve soudainement redéployée dans la pure violence des mots. Insolentes et radicales, politiques et amORAles, ses œuvres concentrent une rage puissante et pourtant contenue dans la forme que leur donne l'artiste : ici, point d'images sanglantes, outrancières, vulgaires ou choquantes ; la pureté de la forme n'a d'égale que le mal où ces œuvres puisent leur noire énergie. L'enfance, Eric Pougeau la rebrousse pour mieux la trousser. Mais oui : la *Généalogie de Peter Pan*, c'est l'enfance de l'art, entrevue de l'autre côté du miroir où se réfléchissent nos masques d'adultes grimaçants sous l'angoisse des travaux et des jours.

Jacob Rajchman

A vélo, à pied, en tram ou en bus, muni de son appareil photo, Jacob Rajchman parcourt Bruxelles en tous sens comme un explorateur et capture, partout où elles fleurissent comme des herbes folles, ces *Paroles de murs* qui crient leur désarroi, sonnent l'alarme, chantent leur nostalgie, éructent leur rage, prennent congé du monde ou lancent une ultime prière dans l'anonymat bétonné de la ville, à l'adresse de qui les entendra. Ramassées en quelques mots bien aiguisés, ces paroles à couteaux tirés sont des lames affûtées à cette pierre qui fait les cœurs des hommes si durs dans la solitude des grandes villes ; elles signent le retour du refoulé d'une modernité qui s'engouffre comme un train fou dans une mondialisation déshumanisée, où tout le monde crie et plus personne n'écoute.

Eugène Savitskaya

Eugène Savitskaya fait du dessin une *Écriture de la joie* ; il habite une grande feuille blanche d'un seul trait noir qui serpente, louvoie, se tord, se mélange avec lui-même, s'emmêle, se démêle et puis repart, se relance à la poursuite des chiens de ses pensées – on dirait la vie : c'est écrit, mais dans le fond ça reste illisible. Et basta, la question du sens : on la laissera pour la vie quotidienne. Plus loin, il trace sur de longs rouleaux de feuille destinés aux sismographes, d'étranges lignes du temps qui ne cessent de se briser, de revenir en arrière, de s'emmêler les pinceaux dans leur propre parcours. Ereintant labyrinthe où notre regard est pris au piège du jeu auquel il se prend : le serpent se mord toujours la queue, un jour ou l'autre – l'artiste nous aura prévenus.

André Stas

André Stas n'a pas obtenu par hasard, en 2009, le Grand prix de l'humour noir pour son livre *Entre*

les poires et les faux mages : dans ses collages qui donnent de la matière à tous les maux de la terre, notre Rabelais moderne sait comme pas un dégeler l'atmosphère prise dans les glaces du discours courant. Ce faisant, il réchauffe la planète des mots, ceux-là même qui polluent quotidiennement les imprimés de toute sorte. En les détournant, il les détourne de leur objet pour le plus grand plaisir de ces anciennes gravures qui s'y collent volontiers. Tout fait farine au moulin pour le meunier qui veille au grain – ce grain de sel, de sable ou de folie qui vient fort heureusement gripper, de temps à autre, les rouages mécaniques de notre perception tristounette de la réalité, qui n'existe pas.

Wolfgang Schulte et Liana Zanfrisco

Wolfgang Schulte est membre de l'A.A.A.A.A, à savoir : l'Association des Adversaires Assidus des Abréviations Absurdes et Abusives. C'est dire qu'il sait fort bien ce que *Parler veut rire*, à l'instar des surréalistes, pataphysiciens, oulipiens et petits malins de tout poil qui font encore souffler le fol esprit des lettres dans ce *Pays d'irréguliers* qu'est la Belgique. Récupérant les vieilles pipes usées et cassées d'André Blavier alias *Pipasso* (le célèbre bibliothécaire de Verviers), il les a recyclées, avec l'aide de l'espiègle Liana Zanfrisco, dans un ready-made que n'aurait certainement pas renié Marcel Duchamp. Il n'y a plus de fumée sans pipe et l'affaire, pour le coup, est close : la vieille querelle du rapport entre les mots et les choses, si chère à Magritte et à ses contemporains, est vidée de sa substance hallucinogène. Le mot ne renâtra plus des cendres de l'objet – les meilleures blagues (à tabac) sont décidément les plus courbes.

Laurent Sfar

Ex-libris propose une lecture spatialisée du livre *La Disparition* de Georges Perec, dans lequel le romancier s'était donné pour règle d'écrire sans utiliser une seule fois la voyelle « e ». Sur les vingt-six chapitres du livre, correspondant aux vingt-six lettres de l'alphabet, quatre décrivent la maladie puis la disparition du personnage principal, au début du livre. Le cinquième chapitre – en écho à la place de la lettre « e » dans l'ordre alphabétique – n'existe pas : il est matérialisé par une page blanche. Laurent Sfar a inscrit le texte intégral des quatre premiers chapitres sur une affiche reproduite à 1500 exemplaires, empilés sur un socle d'exposition. Ces impressions sont ajourées une à une d'un cercle dont le diamètre varie de manière décroissante, faisant apparaître un cône en creux au cœur de ce bloc de papier ; à proximité de la pile, cinq exemplaires de *La Disparition* sont présentés dans un écrin de plexiglas, dont les quatre premiers chapitres sont remplacés par un cahier blanc. En bon génie facétieux de cette écriture elliptique du maître de la littérature oulipienne, Laurent Sfar fait ainsi glisser le texte du livre à l'objet – et le voici aspiré dans le vortex du papier, dont le cône inscrit dans le réel le trou dans la langue autour duquel gravite le magistral lipogramme de l'écrivain.

Dorothee Van Biesen

Dorothee Van Biesen « aka Doro Brode & Roll » brode et interroge avec beaucoup d'esprit la tradition ancestrale de la broderie, autant que les clichés qu'elle véhicule – un art qu'elle maîtrise et dont elle s'amuse à détourner les codes et actualiser les techniques, avec la complicité des nouvelles

technologies numériques. Les nouvelles formes du langage dans lesquelles nous sommes invités – sinon contraints – à exprimer nos émotions, nos actions, nos pensées ou nos états d'âmes sur les nouveaux réseaux sociaux d'internet, tout comme les nouvelles possibilités formelles d'écriture qui fleurissent sur ces petites machines à écrire que sont aujourd'hui les téléphones portables retiennent en particulier l'attention de l'artiste. Le titre de l'œuvre *Emotion + icônes* a ceci d'intéressant qu'il redéploie dans la langue les deux mots qui sont contractés dans le mot-valise anglais *emoticon* – ces petites figures qui prolifèrent depuis quelques années sur nos petits et grands écrans composent de courtes et fugitives figurations d'une émotion ou d'une ambiance ; leur fonction est de restituer brièvement une information comparable à une expression faciale, un ton de voix ou une gestuelle. En outre, la singularité de ce travail est dans le retour qu'il emporte au réel : il s'agit précisément de broder le tissu – et donc aussi d'inscrire dans la durée – l'instantané, le fugitif, le futile qui compose ou parsème ce « quelque chose de nous-mêmes » que nous brodons désormais sur le net comme sur l'écran scintillant de nos téléphones portables.

Johan Van Geluwe

ARTchitecte de son état, conservateur et archiviste du M.O.M. (Museum of Museum's), fondateur de l'A.R.T. (Art Recycling Terminal) et du M.A.O. (Multinational Art Office), Johan Van Geluwe vit et officie à Waregem, pas très loin d'un zoning industriel qui répond au nom doux dingue de *Belgiek*. Artiste conceptuel, ce maître de l'installation in situ n'a de cesse de dépoussiérer – avec ses quatre-vingts balais – le monde bien tranquille des musées, non sans les tirer de cette somnolence où ils nous entraînent inmanquablement dans leur *chut* ! Le truculent historien d'art bruxellois Roels Jacobs a pu souligner un jour que lesdits « Primitifs flamands » présentaient deux caractéristiques principales : « ils n'étaient ni flamands, ni primitifs ». Paraphrasant la célèbre phrase prononcée solennellement par le député Jules Destrée en 1912 : « Sire, il n'y a pas de Belges », *Sire, il n'y a plus de Primitifs flamands* détricote en un tour de phrase, dans un rire jaune, la fausse vraie question de l'identité nationale – belge et flamande.

François de Coninck